

Henri Bergson (1902)

“ Camille Bos – Psychologie  
de la croyance ”.  
(Compte rendu de livre) (1902)

Un document produit en version numérique par Bertrand Gibier, bénévole,  
professeur de philosophie au Lycée de Montreuil-sur-Mer (dans le Pas-de-Calais)  
Courriel: [bertrand.gibier@ac-lille.fr](mailto:bertrand.gibier@ac-lille.fr)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Bertrand Gibier, bénévole, professeur de philosophie au Lycée de Montreuil-sur-Mer (dans le Pas-de-Calais), [bertrand.gibier@ac-lille.fr](mailto:bertrand.gibier@ac-lille.fr),  
à partir de :

Henri Bergson (1902)

“ Camille Bos — Psychologie de la croyance ”  
(1902)

Une édition électronique réalisée à partir de l'article d'Henri Bergson (1902), “Camille BOS. — Psychologie de la croyance, 1 vol. in-18. Paris, Félix Alcan, 1902.” in Revue philosophique, XXVIIe année, n° 7-12, juillet-décembre 1902, pp. 529-533.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5” x 11”)

Édition complétée le 27 novembre 2002 à Chicoutimi, Québec.



Henri BERGSON

Camille BOS. — Psychologie de la croyance, 1 vol. in-18. Paris, Félix Alcan, 1902.

In REVUE PHILOSOPHIQUE, XXVIIe année, n° 7-12, juillet-décembre 1902, pp. 529-533.

Ce compte-rendu, écrit par Bergson en 1902, n’a pas été repris dans le volume des Mélanges, édité par les PUF. À notre connaissance, il n’a fait, depuis sa première publication, l’objet d’aucune réédition.

Bertrand Gibier.

Le livre de M. Camille Bos est une étude instructive, autant que suggestive, du phénomène de la croyance. L’auteur, qui est un psychologue pénétrant, examine la croyance dans ses rapports avec la sensation, avec les images, avec les émotions et les tendances, avec l’intelligence, enfin et surtout avec la volonté et l’action en général. Sur tous ces points il nous apporte une ample provision de descriptions et d’analyses. De chacun de ces points aussi il nous suggère une certaine représentation de la croyance. Sa méthode consiste à prendre, sur l’objet qu’il étudie, une série de vues qu’il nous montre tour à tour, isolément. À nous alors de faire converger toutes ces vues sur un même point pour obtenir de l’objet une vision unique : l’auteur, par une défiance peut-être excessive vis-à-vis de l’esprit de synthèse, n’a pas voulu entreprendre lui-même ce travail. Nous allons résumer d’abord les divers chapitres du livre. Puis nous dirons un mot de la théorie qui nous paraît s’en dégager, théorie dont nous accepterions volontiers, pour notre part, les points essentiels, car nous arrivons, par des chemins assez différents, à une conclusion du même genre.

Il y a d’abord une croyance qui s’attache à la *sensation*. Elle dépend de l’intensité de cette sensation, de sa netteté, et aussi de la cohésion des éléments qui la composent. Elle est peut-être moins forte pour les sensations visuelles que pour les sensations tactiles, moins forte pour les sensations reçues passivement que pour les sensations que nous soulignons par des mouvements. Notre activité joue donc ici un rôle important, peut-être le rôle principal. Et il ne s’agit pas seulement de notre activité musculaire, mais de notre réaction générale à la sensation et de l’attitude que nous adoptons vis-à-vis d’elle.

De la sensation nous passons aux *images*. Comme l’image n’est qu’une sensation diminuée, notre croyance aux images devra suivre les mêmes lois que notre croyance aux sensations : elle sera plus forte pour une image plus nette et plus intense. Mais ce qui complique beaucoup les choses, c’est que les images représentent notre passé et non pas, comme les sensations, notre

moment présent. S’il n’y a, pour un moment donné de notre vie, qu’un seul système de sensations, le nombre des images qui peuvent se présenter au seuil de la conscience, à ce même moment, est illimité. De toutes les appelées, quelle sera l’élue ? Ce sera celle qui s’organisera le mieux avec nos sensations présentes ; ce sera aussi celle qui sera assez forte pour refouler toutes ses concurrentes et occuper la place. M. Bos se rallie ici à la théorie de Taine relative à la « réduction » des images.

Nous arrivons alors aux *émotions* et aux *tendances*. M. Camille Bos nous montre sur des exemples bien choisis comment l’émotion « colore la croyance, l’anime et lui communique la vie ». Les idées introduites dans notre esprit sont acceptées ou rejetées selon qu’elles sont en harmonie ou en désaccord avec nos émotions. Et si l’on considère que l’ensemble de notre vie affective, tendances, désirs, etc., constitue le fond même de notre *caractère*, on trouvera qu’en dernière analyse c’est sur notre caractère que nos croyances reposent.

Mais nos croyances se rattachent aussi, par un autre côté, à « l’activité automatique de notre intelligence ». Mémoire, habitude, association produisent en nous de véritables tendances à croire. La mémoire et l’habitude implantent en nous les idées par la répétition. Les lois de l’association font, comme l’a montré M. Paulhan, qu’une idée est acceptée ou rejetée par les éléments psychologiques selon qu’elle peut ou ne peut pas s’unir à eux pour une fin commune.

Jusqu’ici la volonté n’intervient pas. Mais jusqu’ici nous avons affaire à ce côté de la croyance qui est commun à l’homme et à l’animal. Chez l’homme seul la croyance devient explicite et complète, parce que, seul, l’homme est capable de vouloir. Le rôle de la volonté, plutôt négatif que positif, est d’opérer une sélection entre les croyances qui nous arriveraient de divers côtés par les processus qu’on vient de décrire : c’est, par là même, d’exercer sur certaines croyances virtuelles ou possibles une action d’arrêt. De là le rôle considérable de l’attention.

La croyance, ainsi envisagée, est un phénomène complexe ; elle suppose la formation progressive de représentations qui viennent s’offrir à nous et solliciter notre adhésion : il faut, pour que la croyance se constitue définitivement, que nous ayons adopté l’une d’elles. L’auteur consacre un chapitre intéressant à ce qu’il appelle « le temps de croyance ». On reconnaît le moment précis où la croyance est constituée à ce qu’elle est devenue une force agissante ; une source d’action. L’action est le critérium de la croyance. On peut se faire illusion sur sa croyance, on peut croire qu’on croit, alors qu’on se borne à répéter les mots sans vivre réellement la chose. On n’est sûr de croire

que lorsqu'on a fait passer sa croyance dans sa vie. « La croyance et l'action sont substituts l'un de l'autre ; croire c'est se retenir d'agir, et agir c'est traduire au dehors sa croyance. »

L'auteur est ainsi amené à parler des croyances « implicites », et aussi des croyances « abstraites ». Il entend par croyances implicites ces croyances qui sont vécues par nous à tout instant de notre existence consciente, encore qu'elles ne soient pas distinctement formulées. L'acte le plus simple, le plus spontané, comme celui de manger, implique une certaine croyance générale à la réalité de la vie, croyance qui résulte, dit finement l'auteur, d'une espèce « d'impératif vital ». En outre, les croyances particulières qui vont à tel ou tel objet sont autant d'espèces taillées dans des genres plus vastes, et si l'on considère ces croyances très générales, on verra qu'elles servent de substrat aux autres, quoiqu'elles passent le plus souvent inaperçues. Telle est la croyance de chacun de nous à l'existence de son corps, à l'existence de sa personnalité : cette dernière croyance, impliquée, en un certain sens, dans toutes les autres, en un autre sens les suppose, notre personnalité étant la synthèse même des éléments dont toute croyance est faite. Telle est aussi notre croyance à l'existence des autres êtres et à la réalité du monde sensible, notre croyance au passé et à l'avenir.

Par croyances « abstraites », l'auteur entend les croyances métaphysiques et religieuses, et il aurait aussi bien pu les appeler « concrètes », car il n'en est pas, comme il le montre avec beaucoup de justesse, qui impliquent une plus grande richesse d'éléments combinés. Dans la croyance religieuse, c'est la personnalité entière qui donne, alors que nous n'allons à tout le reste qu'avec une partie de nous-mêmes. De là la profondeur du sentiment religieux ; de là aussi le timbre différent, en quelque sorte, qu'il prend chez les différentes personnes, selon le nombre et la nature des harmoniques qui viennent renforcer le son fondamental.

L'ouvrage de M. Camille Bos se termine par une intéressante étude de la propagation de la croyance et de sa portée sociale. La conclusion de l'auteur, arrivé au terme de son étude, est que « notre croyance est liée à notre activité, l'exprime à tous ses degrés et progresse, comme elle, de l'automatisme à la liberté. À son plus bas degré, c'est la force d'élan vers la vie. Arrivée à la conscience d'elle-même, elle s'affirme dans la sensation : puis l'intelligence s'y joint, avec la réflexion, si bien que la croyance complète exprime la triple âme dont parlait Aristote, l'âme nutritive, l'âme sentante et l'âme raisonnable ». En ce sens, elle est le propre de l'homme. Et elle exprime, dans l'homme, un progrès indéfini vers la perfection.

Ce résumé très sec ne peut donner qu’une idée insuffisante d’un livre où l’on trouvera, comme nous le disions au début, bien des observations de détail fines et ingénieuses. Et ce ne sera pas non plus donner du livre une idée tout à fait exacte que de chercher à en extraire une théorie, nécessairement un peu systématique, de ce que nous appellerons l’essence de la croyance. Il y a cependant une conception générale de la croyance à laquelle les vues de M. Camille Bos se rattacheraient facilement, et que nous ne pouvons nous empêcher d’esquisser pour conclure.

Si nous considérons un corps vivant, nous voyons qu’il s’entretient et se renouvelle en absorbant des substances qu’il emprunte au milieu environnant. De certaines substances il peut faire sa nourriture, de certaines autres il ne peut rien tirer : il ne choisit et ne retient que ce qui est assimilable. Ainsi pour notre organisme moral. Il emprunte au milieu intellectuel ambiant tout ce qu’il est capable de s’assimiler ; il néglige le reste. L’acte par lequel il retient certaines représentations et les incorpore à sa substance est l’acte de croyance. La croyance est donc à l’esprit ce que l’assimilation est au corps. C’est une *assimilation psychologique*.

Maintenant, cette fonction spéciale d’assimilation se rattache-t-elle à une fonction psychologique plus générale et mieux connue ? Si nous comprenons bien la conclusion de M. Bos, cette fonction plus générale serait la volonté. Et nous serons entièrement de son avis sur ce point, à condition de prendre le mot volonté au sens que l’auteur lui donne dans les dernières pages de son livre. La volonté ainsi entendue serait le ressort intérieur de la vie psychologique tout entière, l’élan qui nous porte en avant sur la route du temps, la vitalité même de l’âme, vitalité à laquelle l’âme emprunte en effet la force de se nourrir en même temps que le besoin d’une nourriture.

Seulement, cette volonté, qui est à la racine de notre vie psychologique, passe par des degrés divers « d’objectivation », selon le mot de Schopenhauer. Elle se manifeste par des mouvements automatiques, par des sensations, par des tendances, par des représentations intellectuelles, enfin par des actes de volonté proprement dits, — le mot volonté étant pris cette fois au sens plus restreint de choix, de sélection intelligente entre diverses déterminations possibles. De là des formes diverses, plus ou moins élevées, plus ou moins complètes aussi, de la croyance. La croyance parfaite serait celle à laquelle on se porterait avec toutes ces facultés à la fois, *xun holè tè psuchè*. Absorbable par toutes les cellules psychologiques, pour ainsi dire, cette croyance teindrait de sa coloration notre âme entière. Telles sont les croyances que M. Camille Bos appelle « abstraites » et aussi les croyances « implicites ». Nous accueillons de cette manière l’idée nouvelle dont la nuance s’accorde avec tout ce

que nous avons pensé, senti, voulu jusqu'alors, et où nous nous reconnaissons entièrement nous-mêmes.

Mais à côté de ces croyances, il en est d'autres dont s'empare seulement une certaine partie de notre moi, comme il y a, pour le corps, des éléments assimilables qui ont leur siège d'élection dans certains tissus. C'est ainsi que des sensations, des images, des idées seront acceptées ou rejetées selon qu'elles arriveront ou non à s'accorder avec les systèmes de sensations, de sentiments, d'instincts, de tendances, de représentations qui composent, à un moment donné, la substance de notre personne.

Il est vrai qu'en approfondissant ces croyances qu'on pourrait appeler *partielles*, on trouverait peut-être que la totalité de notre moi y intervient plus ou moins inconsciemment. Ainsi, la perception à laquelle nous donnons notre adhésion est bien, comme le dit M. Camille Bos, « celle qui exige la collaboration de notre moi ». Mais peut-être cette collaboration est-elle beaucoup plus étendue encore que l'auteur ne le suppose. Pour que j'accepte une perception comme réelle, pour que j'y croie, il faut qu'elle me paraisse se rattacher logiquement au reste de mon expérience. Je suis en ce moment à Paris dans ma chambre : si, brusquement, pendant que j'écris, le mont Blanc se dressait devant moi, je dirais que c'est une hallucination ou que je fais un rêve, je ne croirais pas à ce que je vois. Que faudrait-il pour que je fusse amené à y croire ? Simplement qu'entre la perception que j'ai de ma chambre et cette perception du mont Blanc vinssent s'intercaler toutes les perceptions successives qui correspondent à un voyage de Paris à Chamonix. Ces perceptions « explicatives » sont donc absolument nécessaires à la croyance. Je ne m'aperçois distinctement de leur nécessité que lorsqu'elles font défaut, parce que mon attention reçoit alors une secousse qui la réveille ; mais si je ne me rendais pas compte, au moins confusément, que mes perceptions normales sont des perceptions raisonnables, expliquées par ce qui les précède et les entoure, comment écarterais-je comme illusoire la perception inexplicable ? En approfondissant ce point, on verrait que toute perception acceptée par notre moi, si immédiate que nous paraisse l'acceptation, est une perception qui se relie logiquement, de proche en proche, à une portion indéfiniment grandissante de notre expérience passée.

En se plaçant dans le même ordre d'idées, on pourrait se demander s'il y a lieu d'accepter telle quelle, ainsi que le fait M. Camille Bos, la théorie de Taine relative à la « réduction des images ». Sans doute l'image que nous accueillerons à un moment donné sera celle qui s'encadrera le mieux dans l'ensemble de notre état mental, c'est-à-dire dans les sensations, sentiments et idées dont nous sommes alors remplis. Mais si l'on prétend que les images

entement pour cela une lutte entre elles et que c'est la plus forte qui chasse les autres, on risque fort, croyons-nous, de tomber dans une espèce de cercle vicieux. À quoi reconnaissons-nous en effet ici la force de l'image, sinon à ce qu'elle s'obstine à rester ? En quoi peut consister sa « force », sinon dans cette obstination même ? Et comment resterait-elle, si elle n'était pas capable de s'encadrer dans, notre état général présent ? C'est donc parce qu'elle peut s'encadrer dans cet état qu'elle s'y installe, c'est parce qu'elle s'y installe qu'elle en chasse d'autres, et c'est parce qu'elle a chassé les autres que nous la déclarons « plus forte » qu'elles. Toute sa force lui vient donc, en dernière analyse, de la cooptation dont elle est l'objet de la part des autres états psychologiques, c'est-à-dire de l'affinité que ceux-ci se reconnaissent avec elle, et, si on laisse de côté les états morbides où l'image simule la sensation, il est bien difficile de parler d'une force intrinsèque inhérente aux images.

En continuant toujours dans la même voie, on verrait que c'est le problème même de la personnalité qui se pose à propos de la croyance, la question de « l'assimilation psychologique » étant inséparablement liée à celle de l'organisation psychologique en général. Mais ce serait aller beaucoup plus loin que l'auteur de la *Psychologie de la croyance* n'a voulu aller. Il n'a pas cherché à édifier une théorie de la croyance. Il s'est proposé seulement d'en décrire et d'en analyser les principaux aspects, et il s'est bien acquitté de sa tâche.

Fin du texte.